

## Parole effacée, parole retrouvée

*Solitude et réappropriation identitaire dans les littératures africaines contemporaines*

## Erased Speech, Recovered Speech

*Orality, Solitude, and Identity Reappropriation in Contemporary African Literatures*

**Naouel MOKDAD**

Auteur correspondant, Université d'Oum El Bouaghi (Algérie),  
[naouel.mokdad@univ-oeb.dz](mailto:naouel.mokdad@univ-oeb.dz)

**Soumission : 19.04.2025 – Acceptation : 23.07.2025 – Publication : 25.07.2025**

**Résumé** — Dans le sillage du procès postcolonial de l'écriture africaine, cet article interroge les modalités de résurgence de la parole ancestrale dans les littératures africaines contemporaines, entre solitude ontologique et quête d'authenticité identitaire. À travers une lecture croisée de *L'Enfant noir* de Camara Laye, *Femmes au bain* de Leïla Marouane et *L'Impératif du retour aux sources* de Werewere Liking, il s'agit d'analyser comment les voix narratives féminines et masculines oscillent entre littératurophobie – suspicion à l'égard de l'écriture occidentale – et littératurologie – fascination quasi sacrée pour la mémoire écrite. En articulant solitude, oralité refoulée et conscience retrouvée, les auteurs examinent les conditions d'un retour à une parole originelle, non comme nostalgie, mais comme matrice de renaissance culturelle et politique. L'écriture devient ainsi procès de soi, mais aussi procès de l'Histoire, dans une dynamique de réappropriation de la mémoire collective.

**Mots-clés** : *littératures africaines contemporaines, identité culturelle, réécriture, parole ancestrale, littératurophobie.*

**Abstract** — which ancestral speech resurfaces in contemporary African literatures, situated between ontological solitude and the quest for authentic identity. Through a comparative analysis of *L'Enfant noir* by Camara Laye, *Femmes au bain* by Leila Marouane, and *L'Impératif du retour aux sources* by Werewere Liking, this study examines how both female and male narrative voices oscillate between literary phobia – suspicion toward Western writing – and literary mania – a near-sacred fascination with written memory. By intertwining solitude, repressed orality, and reclaimed consciousness, the authors explore the conditions for a return to an original speech, not as nostalgia, but as a matrix for cultural and political rebirth. Writing thus becomes both a trial of self and a trial of history, within a dynamic of reappropriating collective memory.

**Keywords:** *Contemporary African literatures, Cultural identity, Rewriting, Ancestral Speech, Literary phobia.*

« La parole, c'est la vie. Elle soigne, elle nourrit. Elle doit être sacrée, car elle porte le souffle de l'univers. » (Werewere Liking, 2004).

## Introduction

Depuis les premières écritures africaines francophones, une tension fondamentale anime les plumes du continent : celle d'une mémoire orpheline, dont la transmission a été compromise par la colonisation, et celle d'un besoin impérieux de réinscrire l'Afrique dans sa propre histoire, par ses propres mots. Cette dynamique complexe n'est pas seulement un sujet de réflexion académique, mais également un élément central de la création littéraire en Afrique. La littérature africaine, loin d'être une simple expression esthétique ou artistique, se présente comme un lieu de résistance, de réaffirmation et de régénérescence. Il s'agit d'un espace où se joue l'affirmation de l'identité, la réécriture de l'histoire et la reconstitution d'une mémoire collective longtemps fragmentée par les effets du colonialisme.

En effet, la colonisation a profondément altéré les structures culturelles africaines, engendrant un effacement partiel ou total des traditions orales, des récits historiques, des savoirs ancestraux et des modes de pensée propres aux sociétés africaines. L'écriture, qui s'est imposée dans la langue coloniale, est devenue un moyen à la fois de subjugation et de survie, un instrument de résistance dans un contexte où les africains, par leurs propres mots, tentent de reconstruire ce qui a été détruit. Cette quête de réinsertion de l'Afrique dans sa propre histoire, par ses propres mots, n'est pas sans ambiguïtés et représente un défi constant pour les écrivains africains qui doivent naviguer entre l'héritage imposé de la langue coloniale et le besoin de revenir à une voix authentique, capable de rétablir la mémoire collective et de raviver les racines culturelles.

L'écrivain sénégalais Cheikh Anta Diop, dans ses travaux, a largement mis en évidence les effets dévastateurs de l'acculturation subie par les peuples africains sous le joug du colonialisme. Dans un avertissement toujours d'actualité, Diop dénonçait les effets d'une acculturation sourde et systématique, qu'il qualifiait de poison culturel. « *Le poison culturel savamment inoculé dès la plus tendre enfance est devenu partie intégrante de notre substance* » (Diop, 1960). Ces mots de Diop soulignent l'emprise durable de l'imaginaire colonial, dont les traces sont inscrites profondément dans la conscience collective des peuples africains. Loin d'être un phénomène passager, cet effet de domination culturelle s'est enraciné dans les sociétés africaines, modifiant les perceptions, les mentalités et la vision du monde de tout un continent.

Dans la littérature africaine, cette mémoire orpheline, conséquence directe de la colonisation, se traduit par un sentiment de perte irréparable. Les écrivains africains, confrontés à une histoire déformée, écrite par les colonisateurs, et à une culture orale altérée, cherchent à rétablir une vérité originelle et fondamentale. La mémoire des peuples africains, dont la transmission a été brisée par les colonisateurs, devient alors une sorte de quête inachevée. Cette mémoire perdue est omniprésente dans les récits africains, où les auteurs, dans leurs

tentatives de réécrire l'histoire, s'efforcent de rétablir les voix et les expériences de ceux qui ont été réduits au silence pendant la période coloniale.

L'écriture africaine se fait donc le moyen de redonner vie à cette mémoire et à cette histoire éclatées. Elle devient un outil de réparation pour ce passé effacé et cette identité fragmentée. L'écrivain devient, dans ce processus, un « réparateur » de mémoire, un médiateur entre le passé colonial et l'avenir postcolonial. Par exemple, dans des œuvres comme *Les Soleils des indépendances* de Ahmadou Kourouma ou *L'Enfant noir* de Camara Laye, le récit s'attaque à la question de la mémoire coloniale en la confrontant à la réalité de l'expérience vécue par les individus du continent. Les écrivains africains n'écrivent pas seulement pour capturer des événements historiques, mais pour restituer les voix et les expériences de ceux qui ont été réduits au silence pendant la période coloniale.

Les conséquences de la colonisation ne se limitent pas à l'effacement de la mémoire, mais s'étendent également à la transformation du rapport à l'écrit et à la parole. La transition de l'oralité vers l'écrit s'accompagne de conflits internes chez les écrivains africains qui doivent jongler avec la langue coloniale, un instrument à la fois de domination et de libération. La colonisation a imposé une structure de pensée et une langue étrangère qui ne reflétaient pas la réalité vécue par les peuples africains. Cependant, l'écriture dans la langue du colonisateur est devenue un acte de résistance, une manière de s'emparer de l'outil colonial pour le retourner contre lui, et de réintroduire, dans les interstices de la langue, les réalités africaines. Cette dualité crée une tension permanente entre l'identité du narrateur et l'outil littéraire qu'il utilise.

L'écrivain africain, dans son travail de réinscription, fait face à une contradiction profonde : *la nécessité de revendiquer une identité africaine à travers un langage imposé, celui du colonisateur*. Pourtant, cette tension entre l'outil et le contenu peut se transformer en une véritable stratégie de résistance. L'écriture ne devient pas simplement un lieu de mémoire, mais aussi un espace d'affirmation et de régénérescence culturelle. Les auteurs africains, conscients de l'appropriation imposée par le colonialisme, se tournent vers l'écriture comme un moyen de redonner sens et légitimité à leur culture. Par le biais de leurs œuvres, ils s'efforcent de redéfinir leur histoire, non seulement en la racontant, mais aussi en l'écrivant selon des modalités qui lui sont propres.

Dans cette quête de régénérescence, les écrivains africains, à l'image de Ngũgĩ wa Thiong'o, qui a milité pour le retour à l'utilisation des langues africaines dans la littérature, démontrent que l'écriture ne se résume pas à un simple littéraire. Elle devient un moyen de réappropriation culturelle et de résistance symbolique contre l'effacement de l'identité par la langue coloniale. Dans *Decolonising the Mind*, Ngũgĩ explique que l'écriture dans la langue du colonisateur empêche les Africains de se libérer des chaînes mentales imposées par la colonisation. Il soutient que la véritable décolonisation passe par le retour à la langue et à la culture africaines, car « *tant que l'on continue à utiliser une langue étrangère, on ne peut réellement échapper à la domination coloniale* » (Ngũgĩ, 1986, p. 58).

Ainsi, l'écriture africaine se veut une réappropriation de la mémoire collective à travers un langage qui, bien qu'influencé par la langue coloniale, doit parvenir à véhiculer les réalités africaines dans toute leur richesse. Cette résistance s'opère aussi bien au niveau du contenu que de la forme. Les écrivains africains usent de stratégies narratives innovantes pour faire

entendre les voix qui ont été réduites au silence : l'oralité, le mythe, la poésie, et les chants traditionnels deviennent des outils pour rétablir les récits et les valeurs africaines au sein de la littérature moderne.

La littérature africaine francophone, à travers ses écrivains et ses récits, représente bien plus qu'une simple forme d'expression esthétique. Elle incarne un projet de résistance et de régénérescence, dans lequel la mémoire orpheline et la quête d'une identité authentique se rencontrent. Leurs œuvres sont des champs de bataille où se confrontent l'héritage de la colonisation et la volonté de réécrire une histoire qui ait un sens pour les peuples africains. La mémoire, bien que fragmentée, perdue et effacée, retrouve sa place dans l'écriture, et devient un outil de guérison collective. Comme l'affirmait Cheikh Anta Diop, la littérature devient un moyen de contrer les effets de cette acculturation sourde et permanente qui a profondément marqué les consciences africaines – encore une fois, « *le poison culturel savamment inoculé dès la plus tendre enfance est devenu partie intégrante de notre substance* » (Diop, 1960). Mais, dans ce processus d'écriture, le poison se transforme en remède : *en se réappropriant leur histoire, les écrivains africains offrent aux générations futures la possibilité de reconstruire leur identité, leur mémoire et leur avenir.*

Entre *littératuraphobie*, symptôme d'une défiance envers une littérature perçue comme déconnectée des réalités africaines, et *littératurophobie*, exaltation parfois mystique de la mémoire écrite, les écrivains africains contemporains s'engagent dans un double mouvement. D'une part, ils dénoncent les dépossessions héritées de l'Histoire ; de l'autre, ils redonnent souffle à la *Parole ancestrale*, celle qui circulait entre les générations, de bouche à oreille, de conteur à enfant, de griot à chef.

L'analyse de trois œuvres emblématiques – *L'Enfant noir* de Camara Laye (1953), *Femmes au bain* de Leïla Marouane (1996), et *L'Impératif du retour aux sources* de Werewere Liking (2004) – permet d'explorer les différentes modalités par lesquelles l'oralité rejaillit dans l'écriture, non comme résidu folklorique, mais comme outil de guérison identitaire et de conscience historique.

## 1. De la parole à l'écriture, une matrice identitaire en crise

La critique postcoloniale (Ngũgĩ, 1986 ; Achebe, 1975) a largement interrogé la fonction idéologique de l'écriture dans les sociétés africaines. Si l'écriture a pu apparaître comme instrument d'aliénation – parce qu'associée à la langue du colon, à l'école missionnaire, au rejet de la tradition –, elle devient aussi le lieu d'une reconquête. Ngũgĩ wa Thiong'o, dans *Decolonising the Mind*, pose la nécessité d'un retour aux langues et aux formes narratives africaines comme voie de libération. Cette pensée s'inscrit dans une longue filiation où *la Parole n'est jamais simple outil de communication, mais principe vital, voire cosmique.*

Jean-Marc Ela (1989) et Bouamama (2016) soulignent combien cette parole fondatrice constitue une matrice de pensée communautaire. Elle est mémoire, rite, transmission, philosophie. Sa marginalisation a donc des conséquences profondes sur la conscience collective africaine. Dans ce contexte, de nombreux auteurs optent pour *une écriture mimétique de l'oral, hybridant les genres, réinventant la narration, ou encore fragmentant la structure pour refléter les rythmes de la parole ancienne.*

La littérature postcoloniale africaine s'est construite dans une tension entre les formes d'expression héritées de l'oralité traditionnelle et les structures imposées par l'écriture occidentale. Ngũgĩ wa Thiong'o (1986) affirme que la colonisation ne s'est pas contentée de conquérir les territoires, mais a également infiltré les esprits par l'imposition de langues étrangères et de formes narratives extérieures. C'est ce qu'il appelle « *the colonization of the mind* » (Ngũgĩ, 1986).

Dans le même esprit, Jean-Marc Ela (1989) critique la coupure entre les élites africaines formées à l'école coloniale et la culture populaire africaine. Pour Ela, l'intellectuel africain doit « *réapprendre à penser depuis l'Afrique* » (p. 47). Cette pensée rejoint celle de Bouamama (2016), qui parle de « *réappropriation idéologique* » pour désigner le processus par lequel les écrivains et penseurs africains s'efforcent de revaloriser leurs traditions et leurs systèmes de pensée.

L'oralité, loin d'être une simple technique narrative, devient ainsi un principe épistémologique. Elle constitue une mémoire collective et une structure symbolique complexe, qui permet aux écrivains contemporains de mettre en question les modèles occidentaux et d'affirmer une pensée propre. Dans cette optique, Bouthoul (1970) évoque la « *structure mentale spécifique* » des civilisations, en soulignant que chaque culture repose sur un ensemble stable de jugements, de croyances et de pratiques qui façonnent la perception du monde.

Ces perspectives trouvent leur écho dans les œuvres de Camara Laye, Leïla Marouane et Werewere Liking, qui, chacune à leur manière, réactivent des formes de parole traditionnelle dans une langue d'écriture moderne, avec une fonction critique et réparatrice.

La littérature africaine contemporaine, dans son pluralisme formel, interroge non seulement le contenu du discours, mais également ses conditions d'énonciation :

- **Qui parle ?**
- **Pour qui ?**
- **Dans quelle langue ?**
- **Avec quelles responsabilités éthiques ?**

C'est précisément cette dimension qu'explorent Camara Laye, Leïla Marouane et Werewere Liking.

## 2. Analyse des œuvres

### 2.1. Camara Laye : L'écriture comme deuil de la parole

Dans *L'Enfant noir*, Camara Laye ne se contente pas de rédiger un simple récit autobiographique : il effectue un véritable acte de mémoire. À travers l'écriture, il fixe l'oralité d'un monde menacé, immortalisant la culture et les traditions d'une Afrique rurale avant qu'elles ne soient irrémédiablement altérées par les influences extérieures. Le roman débute sur des scènes de la vie quotidienne en Guinée, où les gestes du père forgeron, les chants de la mère, et les rituels d'initiation créent une atmosphère profondément marquée par la parole symbolique et la transmission orale. Laye écrit :

« Le père me parlait souvent de la forge, et je l'écoutais sans rien dire, sentant dans sa voix toute la gravité de la tradition » (Laye, 1953, p. 12).

À travers ce passage, l'auteur nous montre comment chaque geste, chaque mot, constitue un acte rituel, une parole vivante transmise oralement au fil des générations. Cette parole, cependant, est déjà en péril dès le début du roman.

Le départ du narrateur pour l'école française, puis pour la France, marque le début de sa séparation avec son monde d'origine. Ce départ inaugure une solitude intérieure, celle d'un sujet qui se trouve coupé de son socle linguistique et spirituel. Laye souligne l'impact de cette rupture :

« Mon père m'a donné un dernier regard, un regard lourd de sens, et je suis parti, les yeux noyés de larmes » (Laye, 1953, p. 138).

Ce passage illustre la distance émotionnelle qui se creuse entre le narrateur et ses racines culturelles. Le départ pour l'école française symbolise non seulement l'éloignement physique, mais aussi le début d'un processus d'aliénation culturelle.

L'écriture de Laye, en ce sens, se fait littératurophile, mais elle est aussi teintée de regret. En écrivant, Laye cherche à conserver ce qu'il est en train de perdre. Dans *L'Enfant noir*, il effectue un travail de préservation de la parole menacée, de sauvegarde des traditions orales, mais aussi du lien intime avec une Afrique traditionnelle. Le narrateur semble se rendre compte qu'il est sur le point de perdre sa connexion avec ce monde :

« Il m'arrivait souvent de l'entendre, les yeux fermés, répétant des mots que je ne comprenais plus » (Laye, 1953, p. 115).

Cette parole, pourtant omniprésente dans l'univers guinéen du roman, s'efface progressivement sous le poids de la modernité et de la colonisation.

Le silence qui accompagne certaines scènes du roman n'est pas un vide absurde, mais plutôt un écho de cette parole en déclin. Comme l'écrit l'historien et théoricien de la littérature Homi K. Bhabha (1994),

« le silence des colonisés est paradoxalement une forme de parole ; il est le reflet d'une culture réprimée, d'une parole dépossédée de son espace d'expression ».

Le silence dans le récit de Laye devient donc le miroir d'une parole dont le narrateur s'éloigne inexorablement. Cela se manifeste particulièrement lors de la séparation du narrateur avec sa mère, un moment de grande douleur. Laye décrit :

« Je n'ai rien dit. Je me suis éloigné en pleurant » (Laye, 1953, p. 140).

Ce silence, lourd de significations, représente le deuil de la parole communautaire, l'instant où le narrateur se rend compte qu'il est en train de se déconnecter d'une réalité orale et traditionnelle pour entrer dans un monde où la parole devient plus distante, plus formalisée et davantage influencée par l'Occident.

L'écriture de Laye, en tant que « monument funèbre d'une parole éteinte », s'inscrit donc dans un mouvement de conservation d'une tradition orale qui disparaît. À travers les pages de *L'Enfant noir*, Laye ne se contente pas de raconter une histoire personnelle ; il offre un

témoignage sur la perte irréversible d'une culture et d'une langue qui, par l'effet de la colonisation, se trouvent menacées de disparition. Comme le souligne le philosophe Achille Mbembe (2001),

« L'écriture devient le dernier refuge de ce qui échappe à la parole, un dernier espace de résistance contre l'effacement des identités ».

Laye, en définitive, écrit pour retrouver ce qu'il est en train de perdre, et sa littérature devient à la fois un acte de résistance à l'oubli et un hommage à la parole menacée. Cette tension entre la conservation et la perte constitue l'un des aspects les plus poignants du roman, où l'écriture elle-même apparaît comme une tentative désespérée de retenir le souffle d'une culture en péril.

## 2.2. Leïla Marouane : La parole fragmentée, le corps dissimulé

Dans *Femmes au bain*, Leïla Marouane dépeint un monologue féminin où l'enfermement, la culpabilité et l'obsession de la norme se combinent pour créer un récit poignant sur l'exil géographique et culturel. Le personnage central, une femme maghrébine résidant à Paris, incarne cette dualité intérieure : exilée, elle est coupée non seulement de son pays d'origine, mais aussi de sa propre identité, tiraillée entre l'aspiration à une modernité libératrice et l'obligation de préserver son héritage culturel. Sa parole, fragmentée, devient le reflet de cette lutte intérieure, traversée par des injonctions contradictoires : *être moderne sans trahir les siens, être libre sans renier sa mémoire*. Ce tiraillement est exprimé à travers un style syncopé, qui déstabilise le lecteur tout en offrant une représentation fidèle du chaos mental de la narratrice.

Marouane choisit un flux de conscience qui rappelle les incantations orales, mais dans un mode désenchanté, comme un écho d'une oralité dépossédée de sa force vitale. L'écriture devient une forme de résistance silencieuse à la domination des voix patriarcales, dans un espace de solitude extrême où la narratrice cherche à se dire mais ne parvient ni à se faire entendre ni à trouver une communauté prête à accueillir sa parole. Cette solitude est marquée par l'impossibilité de s'exprimer pleinement, la parole étant réprimée par des normes culturelles et sociales contraignantes. Comme le souligne l'écrivain et théoricien Edward Said (1978),

« le silence des colonisés ou des marginalisés est souvent une forme de parole contrariée, un cri étouffé dans les interstices des discours dominants » (1978, p. 74).

La narratrice, enfermée dans un appartement à Paris, est une figure de ce silence contrarié, de cette parole contrainte.

Marouane, en écrivant ce monologue, reconstruit une parole féminine ancestrale, transgressive, qui s'affirme dans la fissure. Ce n'est pas la parole du griot, mais celle de la femme reléguée, qui trouve enfin sa place dans l'espace public du texte. L'auteure réunit la parole intime et la parole publique, la parole privée et la parole sociale, dans un acte de réclamation d'un espace de parole pour une femme longtemps marginalisée. Cette parole se reconstruit dans la douleur, et c'est précisément cette souffrance qui lui donne sa légitimité. Selon Hélène Cixous (1976),

« L'écriture féminine est une écriture de la rupture, de la fissure, un espace de résistance et de réinvention » (Cixous, 1976, p. 81).

Cette réinvention du féminin dans l'écriture de Marouane est un acte de réclamation et de revendication identitaire, où la parole, morcelée et fragmentée, devient un espace de reconstruction et d'affirmation.

Leïla Marouane explore aussi l'impact de la mémoire maternelle sur le parcours de son héroïne. La voix de la mère revient hanter la narratrice, se présentant comme une présence omniprésente mais ambivalente : à la fois refuge et oppresseur. La narratrice décrit cette voix en ces termes :

« La voix de ma mère me revient, coupante, tranchante comme une lame » (Marouane, 1996, p. 35).

Cette voix, empreinte de sagesse et de tradition, devient également un poids, un fardeau, symbolisant les interdits culturels et les contraintes imposées à la femme. L'écriture, par son caractère fragmenté, devient alors un moyen d'exutoire : elle constitue un procès contre cette parole figée, une parole qui enferme plutôt qu'elle ne libère.

À travers ce processus, Marouane illustre comment la parole ancestrale, tout en portant la mémoire et les traditions, peut aussi être un outil d'aliénation. L'écriture féminine dans *Femmes au bain* devient ainsi un acte de résistance contre l'oppression du silence imposé par les normes sociales, culturelles et patriarcales. Cette parole fragmentée, morcelée, est un moyen pour la narratrice de se libérer de l'oppression d'une tradition qui la contraint et de redéfinir son identité dans un monde moderne, tout en étant ancrée dans son passé.

### 2.3. Werewere Liking : L'oralité comme rituel de guérison

*L'Impératif du retour aux sources* est une œuvre hybride qui brouille les frontières entre prose, poésie, chant et performance. Contrairement à un récit linéaire, Werewere Liking crée une polyphonie rituelle où les voix de l'initiée, des ancêtres, du cosmos et de la communauté se mêlent harmonieusement. Ce n'est pas simplement une narration ; c'est un acte cérémoniel où l'écriture elle-même devient un rituel de guérison. Liking nous invite à réinterroger la parole comme une source de puissance et d'énergie vitale, en transcendant les formes écrites occidentales. Elle écrit :

« La parole, c'est la vie. Elle soigne, elle nourrit. Elle doit être sacrée, car elle porte le souffle de l'univers » (Liking, 2004, p. 23).

Cette citation souligne la sacralité de la parole dans l'écriture de Liking, où l'oralité n'est pas simplement un outil de communication, mais un vecteur de guérison spirituelle et collective.

L'écriture de Liking, nourrie d'oralité, est tissée de proverbes, de répétitions, de rythmes et d'incantations. Elle développe une esthétique de la conscience collective, où chaque mot, chaque geste, devient une forme d'action. Dans *L'Impératif du retour aux sources*, l'écrivaine nous montre que l'écriture ne se limite pas à une simple restitution du passé, mais devient un moyen de guérir les blessures historiques du peuple africain. Comme l'affirme Bouthoul (1970), « une société est avant tout constituée par une conscience, un organisme d'idées », et, dans cette conscience, l'individu n'est jamais dissocié du collectif. Liking inscrit sa parole dans ce

cadre mental africain, où l'action et la parole sont intrinsèquement liées à la communauté. Ainsi, en réintégrant l'oralité dans son texte, elle renouvelle un rapport spirituel et politique à la parole. Liking écrit :

« La parole perdue est dans le ventre des femmes. Elles savent » (Liking, 2004, p. 87).

Cette parole féminine, longtemps réprimée, est ici perçue comme un outil de guérison, portant en elle la mémoire collective de la souffrance et de l'espoir.

En réhabilitant cette parole, Liking engage une démarche de réconciliation. Elle écrit :

« Il faut qu'on réapprenne à chanter nos douleurs, à danser nos cicatrices » (Liking, 2004, p. 58).

Par cette déclaration, l'auteure propose une alternative à la solitude que l'on retrouve dans les personnages de Marouane et Laye. Liking, loin de voir l'oralité comme une forme d'aliénation, la revalorise comme un acte de résistance et de soin. Dans un monde où la parole est souvent dévaluée ou emprisonnée dans les structures coloniales ou patriarcales, Liking transforme l'oralité en un acte politique et spirituel, qui dépasse les catégories binaires, qu'elles soient culturelles ou sociales.

Cette parole restaurée est une parole de réconciliation par le corps, une mémoire vivante. Contrairement à l'écriture fragmentée et déchirée des auteurs précédemment cités, l'écriture de Liking invite à la communion. La communion avec soi, avec le collectif, avec les ancêtres. Cette parole n'est pas simplement une parole qui se dit, mais une parole qui s'incarne et qui, à travers l'écriture, devient une action. Dans *L'Impératif du retour aux sources*, Liking transforme l'écrit en un espace de guérison collective, où la parole, au-delà de sa simple fonction communicationnelle, devient le moteur d'une réconciliation avec l'histoire et avec soi-même. En réintégrant l'oralité, Liking propose de dépasser le clivage entre le passé et le présent, entre les traditions et la modernité, et de renouveler un lien indissociable avec les racines culturelles africaines.

## Conclusion

À travers les œuvres de Camara Laye, Leïla Marouane et Werewere Liking, nous observons la manière dont la parole, souvent fragmentée ou réprimée, devient un puissant outil de résistance et de réconciliation dans la littérature africaine contemporaine. Laye, dans *L'Enfant noir*, nous invite à une réflexion poignante sur la perte de la parole traditionnelle, sur l'aliénation du sujet en exil, et sur la tentative de retrouver une identité perdue dans le silence imposé par la colonisation et l'exil. La parole chez Laye, bien qu'éteinte dans la douleur du départ, s'efforce néanmoins de survivre, de se réconcilier avec un monde perdu.

Leïla Marouane, quant à elle, explore cette même question de la parole brisée, mais dans un cadre où l'individu, coupé de ses racines culturelles, cherche à se reconstruire dans un exil parisien. Dans *Femmes au bain*, Marouane nous montre comment la parole féminine, traditionnellement refoulée dans les sociétés patriarcales, tente d'émerger pour s'affirmer, mais se heurte au poids des interdits et des silences qui marquent l'expérience de la narratrice. La parole féminine, fragmentée et désenchantée, devient ici un acte de résistance dans un monde qui empêche l'émancipation pleine et entière de l'individu. Cependant, à travers

l'écriture, Marouane reconstruit cet espace de parole, en valorisant la mémoire du corps et la souffrance vécue dans l'intimité, tout en dénonçant l'aliénation et en affirmant une identité qui lutte pour se faire entendre.

En revanche, l'écriture de Werewere Liking, dans *L'Impératif du retour aux sources*, nous offre une vision radicalement différente, où la parole ancestrale est non seulement réhabilitée mais devient un outil de guérison collective. À travers la polyphonie de l'oralité, Liking réussit à fusionner les voix des ancêtres, du cosmos et de la communauté, dans une écriture qui transcende les frontières traditionnelles entre prose et poésie, entre récit et performance. Pour Liking, la parole est sacralisée et devient un rituel qui soigne les blessures historiques du peuple africain. Cette parole restaurée, loin d'être une simple restitution du passé, devient une forme d'action, de lutte et de réconciliation, en appelant à un retour aux sources pour mieux guérir les fractures causées par la colonisation et l'exil.

*En somme, ces trois écrivains offrent des visions contrastées mais complémentaires de la parole dans la littérature africaine contemporaine : celle de la perte et de la fragmentation chez Laye et Marouane, et celle de la restauration et de la guérison chez Liking.* Les œuvres analysées révèlent la complexité de l'expérience postcoloniale et la manière dont l'écriture devient un espace où les voix marginalisées, que ce soit celles des femmes, des ancêtres ou des exilés, peuvent enfin se faire entendre.

Dans l'avenir, il serait pertinent d'approfondir cette exploration de la parole comme acte de guérison dans la littérature africaine, notamment en se penchant sur l'impact de la mondialisation et des nouvelles formes de communication sur l'évolution de ces récits.

#### — **Comment les écrivains contemporains africains intègrent-ils les nouvelles technologies et les réseaux sociaux dans la redéfinition de l'espace public de la parole ?**

Il serait également intéressant de considérer l'évolution de la parole féminine dans la littérature africaine, au-delà de l'opposition traditionnelle entre oralité et écriture, en interrogeant comment les femmes écrivaines contemporaines continuent de négocier leur place dans la société et dans la sphère littéraire. Enfin, une analyse comparative avec d'autres traditions littéraires mondiales pourrait enrichir la réflexion sur l'oralité et l'écriture, et sur la manière dont ces deux dimensions interagissent dans la construction des identités postcoloniales.

Ainsi, la parole, qu'elle soit fragmentée ou restaurée, demeure un vecteur fondamental de réconciliation, de résistance et de réinvention identitaire dans la littérature africaine contemporaine. Les écrivains africains continuent de jouer un rôle essentiel dans cette quête de sens et de légitimité, en transformant la parole en un acte de pouvoir et de guérison. En offrant à leurs personnages un espace d'expression, ils nous rappellent que la littérature, au-delà de sa fonction esthétique, est un terrain de lutte pour la reconnaissance des voix souvent effacées ou ignorées. La parole, en tant qu'acte politique et spirituel, reste ainsi un axe central de la réappropriation de l'histoire et de la culture africaines.

## Références

- BHABHA, Homi K. (1994). *The Location of Culture*. London, UK: Routledge.
- BOUAMAMA, Saïd (2016). *Figures de la révolution africaine de Kenyatta à Sankara*. France : La Découverte.
- BOUTHOU, Gaston (1970). *Les mentalités*. Paris : Presses Universitaires de France.
- CIXOUS, Hélène (1976). *Le Rire de la Méduse*. Paris : Des femmes.
- DIOP, Cheikh Anta (1960). *L'Afrique noire précoloniale*. Paris : Présence Africaine.
- ELA, Jean-Marc (1989). *Cheikh Anta Diop ou l'honneur de penser*. Paris : L'Harmattan.
- LAYE, Camara (1953). *L'Enfant noir*. Paris : Plon.
- LIKING, Werewere (2004). *L'Impératif du retour aux sources*. France : La Cheminante.
- MAROUANE, Leïla (1996). *Femmes au bain*. Paris : Éditions Joëlle Losfeld.
- MBEMBE, Achille (2001). *On the Postcolony*. Berkeley: University of California Press.
- NGŪGĨ wa Thiong'o (1986). *Decolonising the Mind: The Politics of Language in African Literature*. London, UK: James Currey.
- SAID, Edward (1978). *Orientalism*. New York: Pantheon Books.
- SENGHOR, Léopold Sédar (1964). *Liberté I. Négritude et humanisme*. Paris : Seuil.

## Pour citer cet article

Naouel MOKDAD, « Parole effacée, parole retrouvée : Solitude et réappropriation identitaire dans les littératures africaines contemporaines », *Paradigmes*, vol. VIII, n° 03, mai 2025, p. 281-291.